



Pierre Devriendt

*Le Faiseur
de Blasons*

Journal d'avant la nuit

Pierre Devriendt

Le Faiseur de Blasons

Journal d'avant la nuit

© Pierre Devriendt, 2023

ISBN numérique : 979-10-262-5916-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour Isabelle

*Ce qui est ennuyeux avec le rhum arrangé,
et c'est ce qui fait aussi toute sa beauté,
c'est que le temps est important et incompressible.*

rhumattitude .com

La peinture est l'état d'absence de mots.

Françoise JAUNIN – Entretien avec Pierre SOULAGES

PRÉAMBULE – RHUM ARRANGÉ – 11 octobre 2019

On ne va pas se mentir. Comme le font de nombreux auteurs, j'ai rédigé ce préambule quand j'étais déjà très engagé dans le contenu de ce journal. Autrement dit j'ai 'arrangé' le texte qui devrait être chronologique, comme on arrange un rhum pour lui donner le caractère qu'on veut.

Quand après des mois de macération on le goûte pour la première fois, c'est là qu'on réalise ce qu'on a fait et qu'on le compare aux intentions qu'on avait eues en y mettant tel ou tel ingrédient au jugé.

Puis on décide ou non de le partager. On le garde pour soi, le rhum dans son bocal ou le texte dans son tiroir, parce qu'on veut en profiter seul mais le plus souvent parce qu'on craint les jugements ou qu'on doute de son intérêt.

Ou bien on se risquera à le faire goûter aux autres, qui en redemanderont si ça leur a plu ou qui s'en débarrasseront dans l'évier. C'est ce que j'ai décidé de faire.

Mais de toute façon, dans les deux cas, il est inutile que vous me disiez ce que vous en avez pensé car je n'aurai plus le temps de recommencer le mélange, la faute à ma mémoire qui s'en va.

Une vie c'est la même chose, sauf qu'on est nombreux à mettre des ingrédients dans le bocal d'une existence individuelle. La famille, les amis et tous les plus ou moins anonymes qu'on croisera à tous les âges et qui jetteront leur petit quelque chose dans notre bocal en passant. Du sucré ou de l'acide en grands ou en tout petits morceaux.

Quand je goûte ma vie maintenant qu'elle est bien avancée et que le temps manque pour la modifier de beaucoup, je lui trouve deux ou trois saveurs douces-amères. Douces parce qu'elles ont longtemps fait partie de moi et qu'elles me rassuraient, mais amères aussi pour les limites qu'elles

m'imposaient et les regrets que j'en ai à présent.

La première saveur c'est l'action. Réaliser que la priorité est de faire parce qu'en faisant et en refaisant on apprend peu à peu sur ce qu'on veut faire. C'est l'immense Pierre Soulages qui a dit ça.

Moi j'ai intellectualisé trop longtemps, certainement pour compenser un doute que j'avais et que j'ai encore sur ma valeur. J'ai pris le risque de ne pas être ressenti parce que je voulais être compris.

La deuxième, c'est l'imperfection. Assumer le côté partiel et provisoire de ce qu'on fait. Je rêvais ingénument de toucher les grands artistes et il m'a fallu admettre qu'ils n'avaient aucun besoin de moi. Cette frustration à peine acceptée, j'ai constaté que les autres, eux, n'en auraient besoin qu'un bref moment.

Ça n'a rien à voir avec de l'ingratitude, c'est de la nécessité tout simplement. La même qui fait qu'on a besoin de l'aide d'un inconnu pour trouver son chemin un soir et qu'on l'aura complètement oublié dans quelques heures.

Enfin la troisième, c'est le moment. Je me reproche d'avoir travaillé sur ma passion beaucoup trop tard dans la vie. Il faut avoir beaucoup de temps pour se tromper souvent et j'en ai manqué.

J'ai consigné tout ça dans ce journal tant que je le pouvais encore et je l'ai donc arrangé parce que ce que nous faisons est plein de choses différentes, utiles et superflues, généreuses et médiocres et que rien n'est linéaire.

Il me reste à vous souhaiter une bonne dégustation. Que ce que vous y trouverez ne paraisse ni trop fade ni râpeux, et que les pépins que je n'ai pas su enlever n'en altèrent pas le goût.

CHAPITRE 1 – TENSION DE FAMILLE – 23 juin 2019

Pourtant, le repas de famille avait bien commencé.

Nous étions une quinzaine, attablés depuis une bonne heure et comme à l'habitude la conversation allait son train poussif, au gré de ce que chacun voulait bien dire de lui-même et de ce qui lui arrivait d'intéressant.

J'avais été invité quelques semaines auparavant par une de mes tantes, Léa. On se voyait rarement, ce qui était d'ailleurs heureux puisqu'on ne tombait l'un sur l'autre que lorsqu'on enterrait un de nos proches.

Tout ce que je savais, c'est qu'elle vivait dans une maison donnant sur un golf local *'mais beaucoup trop grande pour deux maintenant que les enfants sont partis'* avait-elle ajouté comme en confidence. Habitant un studio de 40 m², j'avais du mal à me figurer son problème mais je remarquais que les femmes qui l'écoutaient comme moi hochaient la tête d'un air compatissant, ce que je fis donc à mon tour.

Elle souhaitait réunir la famille élargie avant de mettre en vente sa maison et de quitter la région.

À vrai dire la perspective d'un beau dimanche de juin à rester attablé ne me souriait vraiment pas, mais faute d'avoir trouvé l'excuse imparable qui m'aurait permis d'y échapper, je m'étais retrouvé chez elle le jour dit. Pourtant très portée sur les pompes familiales, ma mère, flanquée de mon père qui ne disait mot, avait dû refuser d'en être, la mort dans l'âme. La faute à un séjour planifié depuis longtemps sur un morceau de plage lointaine, ensoleillée et all inclusive. Quant à Carine avec laquelle je m'étais lié un peu avant, elle non plus n'avait pu m'accompagner en raison d'un gros rhume. S'ils avaient été présents, les choses auraient sans doute tourné différemment.

D'aussi loin que je me souviens, ce genre de rencontre avait toujours eu le

même effet anesthésiant sur moi.

J'étais dans une sorte de torpeur, de bien-être béat où se mêlaient la chaleur du dehors, le brouhaha des voix et un doux et insondable ennui.

Le verre de vin blanc en main, je restais silencieux en prenant soin de rire quand il me semblait qu'il le fallait ou de hocher la tête d'un air entendu à ce que disaient mes voisins.

Mais rien ne m'intéressait, passées les vingt premières minutes de l'apéritif.

Je prends toujours beaucoup d'intérêt aux rituels de la prise de contact, aux sourires et aux salutations convenus, aux premiers sujets de conversation laborieux chez les uns ou sur-joués chez les autres, à la gestuelle de l'approche, de l'encerclement et de l'accaparement des quelques-uns qu'on se choisit. Ils disent beaucoup sur ceux qui viennent comme sur les autres qui les voient venir.

Passé ce moment s'installe l'ennui des heures où l'on se répète ce qu'on s'était mieux dit au tout début.

C'est pourquoi ceux que je trouve les plus intéressants sont les silencieux. Pas forcément les personnes les plus âgées, parce qu'elles n'ont plus d'intérêt que pour les vagissements des nouveaux nés du clan ou les souvenirs familiaux cuits et recuits, mais les autres qui écoutent sans mot dire et à qui on ne s'adresse que pour obtenir leur acquiescement à la condition qu'il soit bref. C'est ceux-là que je recherche, dans l'espoir que leur silence couvre des choses surprenantes et belles qu'ils ne savent pas mettre en mots aussi bien que les autres.

Comme je ne pouvais m'échapper du repas avec une excuse plausible avant deux heures au moins, je m'étais subitement décidé à tirer le fil d'un sujet au hasard avec l'une des personnes que je n'avais pas encore entendu parler.

Ce jour-là, je choisis la discrète Camille, coincée entre une grand-tante un peu sénile et le petit ami d'une cousine qui se demandait visiblement ce qu'il faisait là et lançait des regards suppliants à l'élue de son cœur assise à l'autre bout de la table.

Camille est une jeune cousine issue de germains, comme on me l'avait

expliqué les rares fois où je l'avais déjà rencontrée. Je ne savais toujours pas bien ce que cette étrange formule – issue de germains – signifiait exactement, et je m'en fichais d'ailleurs éperdument.

Je tirais donc ma chaise vers elle en faisant semblant de ne pas voir le regard désapprobateur de mes voisins de table qui perdaient ainsi une partie de leur auditoire.

Ne sachant comment ouvrir la conversation avec elle que je connaissais peu, je risquai une entrée en matière que je trouvais pitoyablement banale sitôt prononcée : *'Camille, je te vois bien silencieuse, veux-tu qu'on parle ?'*

Intérieurement j'étais mortifié qu'en dépit de mes dix années de plus qu'elle, je ne sache me montrer ni plus original ni plus spirituel en l'abordant.

Elle hocha la tête et me sourit avec indulgence, ce même sourire qu'on adresse à un enfant quand il pose une question maladroite. Je me penchai vers elle et j'improvisai : *'On a tous des passions, mais je ne sais pas quelle est la tienne ?'*

J'avais bien conscience qu'à la banalité j'ajoutais à présent l'intrusion, mais puisque j'avais pris l'initiative de l'approche, il me fallait maintenant coûte que coûte un début de réponse de sa part.

— *'Passion, le mot est bien fort... mais oui j'en ai comme tout le monde je crois, enfin probablement... dans mon cas, c'est le théâtre. Depuis plusieurs années, je fais partie d'une troupe d'amateurs et nous montons une ou deux pièces par an...'*

J'avais assez peu d'attrance pour le théâtre mais je n'allais pas faire le difficile et je tenais au moins un sujet qui ne me renverrait pas à mon ennui pour la prochaine demi-heure.

J'étais plutôt bon intervieweur et il me fut facile de la questionner sur le répertoire qu'elle aimait, sur l'accueil du public et sur la manière de gérer son trac.

Comme souvent, les réponses qu'elles me faisaient m'importaient assez peu.